



Délier la langue

Les derniers cours du linguiste et polyglotte Emile Benveniste



Le Collège de France, en mars 1998, avant qu'il ne soit rénové. Benveniste y donna 15 leçons en 1968 et 1969. PHOTO SOPHIE CHIVET AGENCE VU

EMILE BENVENISTE *Dernières Leçons. Collège de France (1968 et 1969)* Edition établie par Jean-Claude Coquet et Irène Fenoglio, préface de Julia Kristeva, postface de Tzvetan Todorov, annexe biographique de Georges Renard. Ehes/Gallimard/[Seuil] 214 pp., 19,50€

Au bac, c'est vrai, il n'a eu qu'une inglorieuse mention «passable», et un joli 1 en langue. Mais il n'avait que 16 ans, et s'il ne pensait pas alors qu'il compterait parmi les plus grands linguistes de son temps, il avait déjà dressé la longue liste des langues qu'il apprendrait, et qu'il apprendra : l'anglais, l'allemand, le russe, l'italien, l'espagnol, mais aussi l'araméen, l'hébreu, le latin, le grec, le celtique, l'iranien, l'indien, le tokharien, l'arménien, le hittite, le sanscrit, le sogdien, ou le haïda et le tlingit, «*parlés principalement sur la côte méridionale de l'Alaska*». D'Emile Benveniste on publie aujourd'hui les *Dernières leçons* données au Collège de France : elles viennent comme ajouter trois points de suspension à une œuvre qui non seulement a façonné la linguistique et la sémiologie contemporaines, mais marqué l'ensemble des sciences humaines, sinon la philosophie. Ces points de suspension indiquent une direction ou le chemin que Benveniste se promettait d'explorer encore : le rapport théorique entre les notions de sémiotique et de sémantique, puis celui entre la langue et le système de l'écriture. Mais sont évidemment aussi le signe d'un inachèvement. En 1968-1969, le professeur donne quinze leçons au Collège, reprises ici et transcrites directement des manuscrits (avec l'ajout des notes prises par ses auditeurs Jean-Claude Coquet, Jacqueline Authier-Revuz et Claudine Normand). La leçon d'ouverture du cours de l'année suivante, il la dispense le 1^{er} décembre 1969. Elle n'aura pas de suite. Le samedi 6 décembre, il se rend chez son médecin, rue de la Tour, à Passy, pour se faire vacciner de la grippe, puis va déjeuner. Sortant du restaurant, il s'écroule, fou droyé par un ictus cérébral. Il restera paralysé et aphasique – «*il comprend tout et ne peut rien dire*» – jusqu'à sa mort, le 3 octobre 1976, à Versailles.

Piliers. Pourtant Benveniste, «*l'homme*

qui fit du langage le chemin d'une vie», comme l'écrit Julia Kristeva dans une préface particulièrement éclairante, ne laisse pas une œuvre «inachevée», si par là on entend un «manque» qui en minorerait la portée. Les 294 articles, les 300 comptes rendus, les innombrables communications, les 18 ouvrages qui la composent, dont les piliers que sont le *Vocabulaire des institutions indo-européennes* et les *Problèmes de linguistique générale*, la feraient dire plutôt «ouverte», parce que «*telle est l'expé-*

rience du langage qu'il a faite et théorisée» : multiple, polymorphe, arborescente, toujours *in progress*, jamais «achevée». Autrement dit, aucune leçon n'est «dernière», quand on se propose la tâche infinie d'étudier le «*pouvoir signifiant*» du langage.

Ezra Benveniste est né à Alep (Syrie ottomane) le 27 mai 1902. Son père est de Smyrne, sa mère de Vilnius (Lituanie, alors russe) : tous deux sont inspecteurs des écoles de l'Alliance israélite universelle (AIU). A 11 ans, alors que ses parents sont en poste à Samokov, en Bulgarie, Ezra vient seul à Paris, et, boursier de l'AIU, suit le «petit séminaire» de l'école rabbinique, 9, rue de Vauquelin. Mais il ne semble guère avoir la vocation, et quitte l'école à l'insu de sa famille. Après son baccalauréat, il entre à l'École pratique des hautes études (Ephé), passe sa licence et son diplôme d'études supérieures («*Les futurs et subjonctifs du latin archaïque*»), puis s'inscrit aux Langues O et, en 1922, est reçu (9^e) à l'agrégation de grammaire. En octobre 1924, il est naturalisé français et change son prénom en Emile. L'année suivante, il se rend pour la première fois en Inde, à Poona, comme précepteur des enfants d'une riche famille d'industriels parsis. De retour à Paris, il publie quelques articles dans *l'Humanité*, dont, avec Henri Barbusse, un «*Appel aux travailleurs : oui ou non, condamnez-vous la guerre ?*», et signe avec Breton, Aragon, Eluard, Que neau, Artaud..., le manifeste surréaliste *la Révolution d'abord et toujours !*.

Evasion. Après son service militaire au Maroc, il devient directeur d'études à l'Ephé, fait paraître sa thèse (*Origine de la formation des noms en indo-européen*) et obtient la chaire de grammaire com-

parée au Collège de France, succédant à son maître Antoine Meillet. Quand éclate le second conflit mondial, il est mobilisé et aussitôt fait prisonnier, au Frontstalag 190, dans les Ardennes. Mais il parvient à s'évader, et, après une période de clandestinité en France, rejoint la Suisse. Il sera bibliothécaire à l'université cantonale de Fribourg. Son frère Henri ne reviendra pas d'Auschwitz.

Après la guerre, Emile Benveniste, secrétaire de la Société linguistique de Paris, membre de l'Institut, premier président de l'Association internationale de sémiotique, voyage beaucoup, de congrès en colloques, d'Istanbul au Texas, de Florence à New York, Varsovie, Vancouver, mais fait aussi des enquêtes sur le terrain : en Iran, dans le Fârs et le Mâzanderân, où il étudie le dialecte de Sivand, le semnani, le surxei, en Afghanistan pour s'initier au paraci (et remplir 200 pages de notes sur les langues pamiriennes, suyni, iskasmî, sanglecî, waxî, munji...), enfin sur la côte ouest de l'Amérique du Nord,

des Queen Charlotte Islands jusqu'à l'intérieur de l'Alaska, où il décrypte «*les langues de la famille athapaske*».

Sans fin. C'est à l'iranien que dans ses études comparatistes Benveniste a octroyé «*la part du lion*». Mais, synthétiquement, il s'est partagé entre l'analyse du lexique des civilisations indo-européennes et l'élaboration d'une linguistique générale. Les cours du Collège donnés en 1968-1969 poursuivent ce dernier effort. «*On peut donner à "général" une valeur dimensionnelle : l'ensemble des langues, les lois de leur évolution. Telle que je la comprends, la linguistique générale est la linguistique qui s'interroge sur elle-même, sur sa définition, sur son objet, son statut et sur ses démarches. C'est donc une interrogation sans fin... Parler de "linguistique", c'est parler de la langue. Voilà déjà deux questions : 1) où se trouve la langue ? 2) comment parler d'elle ?*» Le problème est simple à poser : «*La nature essentielle de la langue, qui commande toutes les fonctions qu'elle peut assumer, est sa nature signifiante. Elle est informée de signification même considérée en dehors de tout emploi, de toute utilisation particulière ou générale. [...] La langue signifie. Mais qu'est-ce que signifier ?*» Pour répondre, il faut d'abord s'enqué-

rir des «*éléments qui se partagent ce caractère signifiant*», à savoir les «*segments de langue*» que sont les signes. Mais puisqu'il existe des signes de toutes sortes, naturels, graphiques, sonores, gestuels, etc., la linguistique ne peut pas se désindexer de la «*science des signes*», la sémiologie. C'est pourquoi Benveniste s'intéresse d'abord aux fondateurs de l'une et de l'autre, Ferdinand de Saussure et Charles Sanders Peirce, et procède à une lecture critique de leurs théories, en soulignant les limites. Mais il est un autre écueil : la langue «*non seulement est faite de signes*», mais est «*productrice de signes*», au sens où «*le système qui la compose engendre lui-même de nouveaux systèmes dont la langue est l'interprétant*». Dès lors les sources de la «*signifiante*» deviennent multiples, sinon inextricables. **«Engendrement»**. Aussi Benveniste est-il conduit à distinguer deux aspects du langage, celui dans lequel le langage apparaît comme un ensemble d'énoncés et celui de la *production* d'énoncés réalisée par l'acte discursif que chaque locuteur accomplit au moment où il parle. Tout son effort sera donc d'adjoindre à la linguistique classique, qui a pour objet le texte même de l'énoncé,

une «*linguistique de l'énonciation*», capable de définir le cadre formel d'«*engendrement*» du sens, et exigeant donc davantage qu'une analyse des éléments linguistiques (phonèmes, monèmes, mots...) ou des règles (phonétiques, morphologiques, syntaxiques) : la prise en compte de l'acte *individuel* d'énonciation, l'*Autre* auquel dialogiquement il s'adresse (individu, groupe, institution...), la référence à un *réel* (physique, sociétal, politique...).

Ainsi s'effectue, comme l'a écrit Roland Barthes, l'«*inscription de la personne dans le langage*» – sinon le rapprochement avec d'autres «*philosophies du dialogue*», telles que celles de Martin Buber ou Levinas. Mais sans doute doit-on retenir que les études de l'interlocution, des systèmes et des procès de signification menées par Emile Benveniste – jusqu'aux *Dernières leçons* – dépassent la linguistique et la sémiologie pour se présenter comme achèvement vers une science de la société et de la culture. C'est pourquoi elles sont devenues le legs commun de toutes les sciences humaines. «*Bien avant de servir à communiquer, la langue sert à vivre*», disait-il.

ROBERT MAGGIORI